

inspiré du roman
de **Fedor Dostoïevski**
adaptation et mise en scène
Sylvain Creuzevault

du mardi 14 au
samedi 25 janvier 2020

tnp-villeurbanne.com

Les Démon

« Oh, laissez-la grandir,
cette génération! »



TNP - Villeurbanne
8 place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
tél. 04 78 03 30 00

contact presse TNP
Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

Les Démons

inspiré du roman de **Fedor Dostoïevski**

adaptation et mise en scène **Sylvain Creuzevault**

Grand théâtre, salle Roger-Planchon

durée: 3h45

entracte compris

Sylvain Creuzevault affronte, après le mythe de Faust, *Les Démons* de Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique. Toujours dans l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi. Depuis 2009 et *Notre terreur*, plongée haletante dans les coulisses de la Révolution française, Sylvain Creuzevault n'a eu de cesse de sonder « la chambre aux secrets de notre mode d'organisation sociale ». Après l'avoir envisagé à partir du lieu politique, puis économique – *Le Capital et son Singe*, d'après Marx, 2014 –, et enfin sous l'angle de la construction des représentations – *Angelus Novus AntiFaust*, 2016 –, il veut aujourd'hui l'attaquer par le dialogue entre athéisme et foi, entre Dieu et Démons, avec ce livre-somme, ce roman-monstre que constitue *Les Démons* de Dostoïevski. Écrit entre 1869 et 1872, c'est l'œuvre d'un artiste rendu furieux par la menace que les socialistes et les nihilistes lui semblent représenter pour la Russie, et désireux de « leur répondre avec le fouet ». Œuvre prémonitrice peut-être, extralucide sûrement, tant la hauteur de ses points de vue y découvre l'aporie d'un monde où le rationalisme a évacué toute spiritualité, où la France athée devient le fossoyeur de la Russie fervente. Une œuvre que le metteur en scène a abordée à partir de ses dialogues, traduits par André Markowicz, en compagnie de sa constellation d'acteurs à laquelle se sont joints Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud.

avec **Nicolas Bouchaud** ou **Yann-Joël Collin**, **Bénédicte Cerutti** ou **Valérie Dréville**, **Vladislav Galard**, **Michèle Goddet**, **Arthur Igual**, **Sava Lolov**, **Léo-Antonin Lutinier**, **Frédéric Noaille**, **Amandine Pudlo**, **Blanche Ripoché**, **Anne-Laure Tondeu**

traduction française **André Markowicz**
scénographie **Jean-Baptiste Bellon**
régie générale et son **Michaël Schaller**
lumière **Nathalie Perrier**
régie lumière **Jacques Grislin**
costumes **Gwendoline Bouget**
masques **Loïc Nébréda**
régie plateau **Valentin Dabbadie**
administration de tournée
Anne-Lise Roustan
production et diffusion **Élodie Régibier**

production **Le Singe**
coproduction **Odéon-Théâtre de l'Europe**, **Festival d'Automne à Paris**, **Scène nationale Brive Tulle**, **TAP – Scène nationale de Poitiers**, **Théâtre de Lorient**, **TnBA Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine**, **Le Parvis scène nationale Tarbes Pyrénées**
avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**

La compagnie est soutenue par la Direction générale de la création artistique du Ministère de la culture

Les Démons de Fedor Dostoïevski, roman en trois parties traduit du russe par André Markowicz, est publié par Actes Sud, collection Babel, 1995

Création le 21 septembre 2018 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier en partenariat avec le Festival d'Automne à Paris
Sylvain Creuzevault est artiste associé à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

Spectacle en tournée en 2018/19 et à partir de janvier 2020

Calendrier

représentations

Mar	14 janvier 2020	19h30
Mer	15 janvier 2020	19h30
Jeu	16 janvier 2020	19h30
Ven	17 janvier 2020	19h30
Sam	18 janvier 2020	18h00
Mar	21 janvier 2020	19h30
Mer	22 janvier 2020	19h30
Jeu	23 janvier 2020	19h30
Ven	24 janvier 2020	19h30
Sam	25 janvier 2020	18h00

autour du spectacle

◇ Passerelle En-cas culturel, *Les Démons ou l'Homme sans foi. De Dostoïevski à Rembrandt*

Mer. 15 jan. 2020 à 12h30
Musée des Beaux-Arts, Lyon

◇ Prélude, *Sur la piste de «la chambre aux secrets de notre mode d'organisation sociale»*

Mer. 15 jan. 2020 à 19h00

◇ Les Midis de l'ENS, *Les Démons, un spectacle de turbulences*

Jeu. 16 jan. 2020 à 12h30

Théâtre Kantor, École Normale Supérieure, Lyon

◇ Passerelle Lecture, *Les Démons ou l'Homme sans foi*

Sam. 18 jan. 2020 à 15h00

Maison du Livre de l'Image et du Son (MLIS), Villeurbanne

Entretien avec Sylvain Creuzevault

**Comment passe-t-on du *Capital* à *Faust* puis aux *Démons* ?
Qu'est-ce qui chez vous conditionne le choix de travailler sur tel texte ou matériau thématique ?**

Il y a entre ces différents projets une sorte de suite souterraine. Une espèce de fleuve discret qui prend ses sources sinon dans la Modernité, du moins dans le Siècle des Lumières. Ce qui m'a toujours intéressé, c'est d'essayer de découvrir la chambre aux secrets de notre « mode d'organisation sociale ». J'ai essayé de la chercher, cette chambre, si tant est qu'elle existe, tantôt dans le lieu politique, tantôt dans le lieu économique, tantôt dans celui des représentations et de leur construction... En d'autres termes, depuis *Notre terreur*, mon intérêt a été de retaper une rue qui, depuis les années 1980, était quasiment interdite d'accès, une rue qui avait été réécrite, repeinte, transformée. Il fallait rouvrir cette rue – ou plutôt ce passage, pour employer un terme « benjaminien » –, sabler les façades, rouvrir les ruelles qui avaient été bouchées, la retraverser à contre-courant historique, généalogiquement – en questionnant les tentatives réelles, pratiques, de la théorie socialiste, de la force d'organisation sociale, jusqu'à la Révolution française et même, au-delà, jusqu'aux hérésies médiévales. Quelle forme prennent, à chaque époque historique, les forces de révolte, d'émancipation, de contre-pouvoir ? Et lorsque je fréquentais cette rue qu'on était en train de retaper – où on faisait des fêtes, où on rencontrait, dans nos vies, des groupes qui y habitaient, qu'ils soient issus de la sphère militante, de la sphère artistique ou d'autres sphères –, je passais mon temps à retomber sur Dostoïevski, comme sur une sorte de... démon, justement... J'ai su que j'allais faire *Les Démons* quand, en 2013, alors qu'on travaillait autour du *Capital*, sur le chemin de Marx, sa vie, les différents lieux qu'il avait fréquentés, je me suis retrouvé au congrès de la Paix en 1867, avec les proches de la Première Internationale ; j'étais là, à Genève, et dans la tribune d'en face, j'ai aperçu Dostoïevski. Car pendant son second voyage en Europe, Dostoïevski assiste au congrès de Genève, auquel participent les émigrés russes (Bakounine, Herzen), le milieu libéral ou révolutionnaire russe, et en entendant parler de la question socialiste, il prend

vraiment peur. Certes, dans les années 1840, il avait participé au Cercle de Petrachevski [cercle d'intellectuels qui se réunit à Saint-Petersbourg de 1844 à 1849, ndlr.], fait partie de ce monde libéral très versé dans les idées des Lumières de l'Ouest de l'Europe. Mais là, il est très inquiet, au point de décider d'écrire un roman, et un roman « à tendance », comme il le dit lui-même, où apparaîtraient ses propres convictions politiques, ou en tout cas le regard qu'il porte sur certains mouvements intellectuels et politiques, tels que la pensée libérale russe de type occidentaliste. Il est très conscient qu'en lui, quelque chose bout, qui à la fois fait écho à ses années fouriéristes et lui fait très peur... À ce moment-là, ce roman ne s'appelle pas du tout *Les Démons*, Dostoïevski est en train de travailler à un projet intitulé *Vie d'un grand pêcheur*. Au début, dans ses notes, le titre des *Démons* est d'ailleurs *L'Athéisme*. Mais c'est alors que se produit un fait divers, l'affaire Netchaïev, qui va servir de fil très précis à une partie de l'intrigue des *Démons* (l'assassinat de l'étudiant Chatov par Verkhovensky)... La propre biographie de Dostoïevski – notamment sa fréquentation du Cercle de Petrachevski – et l'affaire du groupe de Netchaïev sont deux bains révélateurs très puissants pour ce roman.

Aviez-vous déjà lu le livre avant de vous y intéresser ?

Oui. Dostoïevski a toujours été présent. Je l'ai toujours lu, j'ai abordé *Crime et châtiment*, on a beaucoup discuté des *Frères Karamazov* – pour ne citer que les grands romans. Et puis, en tant que spectateurs, on a déjà eu énormément de rencontres avec Dostoïevski, par des metteur(e)s en scène important(e)s... Il serait d'ailleurs intéressant de se demander pourquoi, aujourd'hui, tant de chemins mènent à Dostoïevski. Dans le XX^e siècle des tentatives et des praxis révolutionnaires, il y avait au départ un prédicat très fort, qui est l'athéisme, ou plus : la déclaration officielle de l'abolition de Dieu. Mais, dès le mitan du XX^e siècle, nombre de penseurs et d'intellectuels avaient prédit que le XXI^e siècle rétablirait, de manière certaine, Dieu dans sa question, puisque les tentatives qui avaient été faites au nom de sa disparition étaient en train d'entrer en aporie, de

dérivée vers des systèmes extrêmement autoritaires... Ce qui inquiète Dostoïevski, ce sont moins les athées – l'athéisme pour lui, c'est l'avant-dernière marche avant la foi pure – que ces personnages d'indifférents, que l'on retrouve même chez Tchekhov, conduit par le « démon brutal et triste de l'ironie » ; cette jouissance d'indifférence dont est porteur le personnage de Stavroguine, au sujet duquel il écrit : « Cet autre personnage (Nikolaï Stavroguine) est, lui aussi, un sombre personnage, lui aussi un gredin. Mais il me semble que ce personnage est tragique bien que beaucoup se demanderont, à la lecture, ce que cela signifie. (...) Je serais très, très triste de ne pas le réussir. Je serais encore plus triste d'apprendre qu'on le juge emphatique. C'est de mon cœur que je l'ai tiré. » Avec Stavroguine, on franchit un palier supplémentaire par rapport au Raskolnikov de *Crime et châtiment*, ou Rogojine de *L'Idiot* : il semble que ce cœur empli d'indifférence, de débauche, de crime, ne puisse plus trouver d'issue, de salut. Même si c'est un roman souvent très drôle – il nous est arrivé d'avoir d'immenses éclats de rire en lisant –, et même si l'on y retrouve *in fine* la polysémie de la construction narrative, des points de vue et de la pensée des personnages – avec cet auteur à la fois nulle part et partout – qui fait le génie de Dostoïevski, on a l'impression dans *Les Démons* d'assister à la décomposition d'un corps, le corps social russe. Et l'agent qui accélère la putréfaction de ce corps, c'est quelque chose qui vient de l'Europe, un poison européen ; sans doute les Lumières, ou une certaine rationalité cartésienne, qui s'est métabolisée, sur le plan politique, sur le plan révolutionnaire, sur le plan des idées libérales... *Les Démons*, ce n'est pas du tout la simple opposition du nihilisme contre le libéralisme ; c'est plutôt : comment le libéralisme de forme occidentale et le socialisme sans Dieu sont-ils les agents de dissolution du corps social russe ?

Si tous les chemins mènent à Dostoïevski, c'est donc en raison de cette dialectique rationalisme/spiritualité qui semble si éminemment contemporaine ?

Dostoïevski a douté, il n'a pas toujours été un fervent absolu, sans faille du début jusqu'à la fin, adorateur du Christ et le confondant avec la vérité. Mais d'une part, c'est un immense artiste, il arrive à déployer dans chaque lieu – que ce soit le lieu de la ferveur, celui du doute ou celui du Christ – des figures, un art. Et d'autre part, la fraternité – sur laquelle il écrit des choses puissantes au retour de son premier voyage en Europe – ne saurait être, pour lui, un droit extérieur et inaliénable – c'est pour cela qu'il trouve la devise « Liberté - Égalité - Fraternité » trompeuse : « Le socialiste, voyant que la fraternité n'existe pas, commence à convaincre les autres de la faire. Si la fraternité n'existe pas, il veut créer, fabriquer la fraternité. Pour faire un ragoût de lièvre, il faut un lièvre. » Dostoïevski a senti une aporie, qu'il a travaillée toute sa vie. Jusqu'à choisir, en quelque sorte, un lieu qui pour lui était le plus vivant, et qui est le Christ. Il lui semblait que le socialisme, cette religion sans Dieu, fondée sur une absence, se retournerait fatalement contre ses fidèles. À partir de là, il développe les affects, les sentiments, il essaie d'en chercher les causes, de manière tout à fait primordiale : il y a dans *Les Démons* à la fois une immense subtilité et une grande grossièreté. En même temps, en trois ou quatre personnages, il développe le portrait d'une génération libérale, occidentaliste, passant son temps à mépriser la Russie – une génération destructrice par excellence, qui sape les grandes institutions sur lesquelles repose la société russe. Finalement, *Les Démons* est beaucoup plus acerbe et terrible sur sa génération à lui, cette génération des « quarante-huitards » qu'il a côtoyée quand il baignait dans les milieux progressistes et révolutionnaires : ces pères qui vont pleurer dans le lit des enfants, sans aucune autorité ni rigueur, sans aucune droiture. Finalement, les libéraux des années 1840 forment les nihilistes des années 1870.

Et donc, si tous les chemins mènent vers Dostoïevski, c'est parce que quand tu décides d'entrer dans le lieu

qu'il te propose, il est redoutable. Comment supporter la fréquentation d'un personnage comme Stavroguine pendant 1 000 pages ? Ce qui est redoutable chez Dostoïevski, c'est que puisqu'on veut que toute âme puisse être sauvée, on finit, en lisant ses livres, par développer... une foi. C'est par la foi qu'on combat ce genre de personnages, non pour le détruire, mais précisément pour le sauver. Dostoïevski n'a pas avec Stavroguine un rapport de destruction, extérieur ou méprisant, il le taille ainsi parce qu'il sent une part stavroguinienne en lui, dans les affects morbides, dans la jouissance dans le sale, ou en tout cas dans l'action illégale, immorale, ou iconoclaste. Il rend monstrueuses, c'est-à-dire visibles, des sensations qui nous traversent tous.

Comment avez-vous procédé pour adapter le texte ?

Les Démons, c'est un matériau de douze-quinze heures de littérature, et nous voulons en faire un spectacle de théâtre qui tienne dans une soirée... J'ai demandé à André Markowicz l'autorisation de travailler avec sa traduction, tout en lui disant que du fait de notre manière de travailler, la répétition allait sans doute apporter des transformations. J'ai commencé par séparer les dialogues du reste de la narration – c'est un roman dont le narrateur est positionné, au départ, après les faits – pour travailler à une première adaptation, dans l'idée de présenter aux acteurs un objet qui ne soit pas le roman et qui ait déjà une existence théâtrale. Après, nous avons passé notre temps à aller et venir entre les deux objets – l'objet roman, traduit par Markowicz, et un matériau que je construis pour le théâtre à partir des formes dialoguées, d'une réécriture de la narration, de débuts d'idées d'adaptation... Le jeu de la répétition va consister à confronter des acteurs à ces personnages qui sont excédés par leur propre être, et de voir si ça tient, théâtralement. Je n'agis pas comme Albert Camus, qui adapte le roman en enlevant telle partie, en concentrant l'intrigue sur tels personnages : ça, c'est la répétition qui va le faire. Mais disons que je prépare les conditions pour que cette adaptation puisse être faite avec les acteurs au moment du plateau. Et c'est une préparation

excessivement longue, entre le découpage, le fait de distinguer les quatre ou cinq grandes lignes d'action – puisqu'il s'agit d'un roman deltaïque, avec des lignes d'action différentes... C'est comme s'il fallait parvenir à déconstruire le roman pour le retrouver dans son plan, et repartir vers le théâtre. Sachant que je commence par travailler les scènes-nœuds, les scènes d'acmé, celles où se précipite quelque chose, parce que c'est en fonction d'elles que je peux savoir comment agencer ce qui succède et ce qui précède.

Comment avez-vous distribué les rôles entre la dizaine de comédiens ? Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Sava Lolov, Blanche Ripoché, Anne-Laure Tondu rejoignent pour la première fois la troupe de vos acteurs et actrices fétiches...

J'ai voulu plusieurs choses. D'abord, inviter des acteurs et des actrices que j'admire, qui sont venus régulièrement voir notre travail et qui se sentaient une attirance pour lui ; des artistes dont l'histoire est très liée à un groupe ou un metteur en scène, qui ont connu la vie de troupe, et qui viennent de théâtres où l'éthique du théâtre est encore l'art de l'acteur. Parce que je vois encore le théâtre comme un art de l'acteur. De plus en plus, même : j'ai envie en ce moment de mises en scènes assez abruptes, dans lesquelles l'agencement de l'art et du corps de l'acteur – sa valeur d'exposition, son danger – est vraiment une partie indispensable de l'ensemble ; de le mettre en scène pour qu'il soit percé de regards et qu'il tienne, sans la protection d'un gros « dispositif » par ailleurs déployé... À la fois en raison de la composition du roman, qui regarde plusieurs générations, et de la volonté que j'avais d'enrichir de leur expérience la nôtre, je trouve que c'était le bon moment pour inviter ces personnes-là.

Ensuite, j'ai voulu que chaque acteur et chaque actrice puisse, au départ, porter deux ou trois rôles denses. Cela, pour plusieurs raisons : pour casser le principe d'identification, pour éviter les différences dans l'équipe, pour prévenir toute inquiétude par rapport à d'éventuelles décisions d'adaptation – où un personnage important peut devenir négligeable, et inversement... Je ne voulais pas que les spectateurs ou

moi-même entretiennent une relation unique à chaque acteur par rapport à un rôle : à partir du moment où un acteur ne joue qu'un unique personnage, c'est comme si ce personnage – et donc l'acteur – était plus important... Et enfin, par rapport à ces personnages, il me semblait intéressant que même les acteurs qui jouent des personnages traversant tout le roman jouent aussi d'autres rôles. J'ai essayé de trouver pour chacun un rôle sur chaque ligne – la ligne nihiliste, aristocratique, etc., dans chaque « monde » social –, parce que jouer des personnages différents, passer d'un registre à l'autre, c'est un aiguillon de désir extrêmement fort pour les acteurs... Je voulais un théâtre très dense en acteurs. Que cela pose des difficultés – par exemple, comment conduire le sens quand on a des perceptions d'acteurs qui reviennent dans d'autres rôles ? – c'est bien, on trouvera les solutions.

Propos recueillis par David Sanson

Sylvain Creuzevault

Né en 1982, Sylvain Creuzevault se forme au Conservatoire du 10^e arrondissement, à l'École du Studio d'Asnières et à l'École Internationale de théâtre Jacques Lecoq. Cofondateur de la compagnie d'ores et déjà, il signe sa première mise en scène en 2003 avec *Les Mains bleues* de Larry Tremblay, puis monte en 2005 *Visage de feu* de Marius von Mayenburg. À l'Odéon, il participe à la création de *Fœtus* dans le cadre du festival Berthier'06, puis met en scène *Baal*, de Bertolt Brecht. *Le Père tralalère*, créé au Théâtre-Studio d'Alfortville en 2007, est repris à La Colline, où il met en scène en même temps *Notre terreur*. Suivent *Le Capital et son Singe* et *Angelus Novus AntiFaust*. Depuis 2017, il transforme d'anciens abattoirs en lieu de théâtre avec le groupe Ajedtes Erod à Eymoutiers, en Haute-Vienne. En 2018, il crée dans le cadre du Festival d'Automne à Paris *Les Tourmentes*, suite de pièces composée de *Construire un feu* de Jack London, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* de Stéphane Mallarmé et *Au désert*. La même année, il monte *Banquet Capital*, d'après Marx. Il est artiste associé de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, et le Festival d'Automne à Paris est partenaire de chacune de ses créations.

Fedor Dostoïevski

Considéré comme l'un des plus grands romanciers russes, Fedor Dostoïevski, né à Moscou en 1821, connaît une enfance difficile auprès d'un père alcoolique et violent. Il fréquente une école d'officiers et se lie avec les mouvements progressistes russes, ce qui lui vaut une arrestation en 1849 et une déportation dans un bagne de Sibérie jusqu'en 1854. Il doit attendre 1860 avant d'obtenir la permission de s'établir à Saint-Petersbourg et la liberté complète d'écrire. Entre 1861 et 1862, il publie dans des revues *Humiliés et offensés* et *Souvenirs de la maison des morts*. Il mène une vie d'errance en Europe, au cours de laquelle il devient un patriote convaincu. Il écrit un grand nombre d'articles dont les *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, condamnant la civilisation occidentale, jugée bourgeoise, matérialiste et impie, rappelant au peuple russe le sens de sa mission. Vient ensuite le temps des chefs-d'œuvre, conçus dans la détresse matérielle et morale. De 1866 à 1880, il publie *Crime et châtiment*, *Le Joueur*, *L'Idiot*, *L'Éternel Mari*, *Les Démons* ou encore *Les Frères Karamazov*. Épileptique, joueur couvert de dettes et d'un caractère sombre, ses dernières années restent marquées par des discours enflammés sur le peuple russe.

Informations pratiques

Le TNP

8 Place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
04 78 03 30 30
tnp-villeurbanne.com

Location ouverte

Prix des places:

25 € plein tarif

19 € tarif spécifique: retraités, adultes groupe*

14 € tarif réduit: moins de 30 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle, personnes non-imposables, RSA, AAH; Villeurbannais (travaillant ou résidant).

* Les tarifs groupe sont applicables à partir de 8 personnes aux mêmes spectacles et aux mêmes dates.

Renseignements et location 04 78 03 30 00
tnp-villeurbanne.com

Accès au TNP

◊ L'accès avec les TCL

métro: ligne A, arrêt Gratte-Ciel.
bus: ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

◊ Voiture

Prendre le cours Émile-Zola jusqu'au quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville.

Par le périphérique, sortie « Villeurbanne Cusset/Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville.

Tarif préférentiel: forfait de 3 € pour quatre heures.

À acheter le soir même, avant ou après la représentation, au vestiaire.

◊ Covoiturage

Rendez-vous sur :
www.tnp-villeurbanne.com
qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

◊ Station Velo'v n°10027

Mairie de Villeurbanne, avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.